Document généré le 23 avr. 2024 23:12

**Revue d'histoire de l'Amérique française**

# Le passage du Nord et la « mer de l'ouest » sous le régime français — Réalités et chimères

Marthe Emmanuel

Volume 13, numéro 3, décembre 1959

URI : https://id.erudit.org/iderudit/301987ar
DOI : https://doi.org/10.7202/301987ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)
1492-1383 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Emmanuel, M. (1959). Le passage du Nord et la « mer de l'ouest » sous le régime français — Réalités et chimères. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *13*(3), 344–373. https://doi.org/10.7202/301987ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1959

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

# LE PASSAGE DU NORD ET LA « MER DE L'OUEST » SOUS LE RÉGIME FRANÇAIS RÉALITÉS ET CHIMÈRES *

Quelles que soient les latitudes qu'on ait successivement assignées au passage fluvial ou maritime américain vers l'Asie, sa recherche fut toujours basée sur une évaluation de la largeur du continent infiniment moindre que la réalité. Dans leur désir qu'il en fût ainsi, les esprits les moins crédules se fiaient aux renseignements des Indiens, pour qui « l'eau puante » était indifféremment un lac salé ou la mer, et dont la précision laissait à désirer. Chose singulière, il ne semble pas qu'ils aient mentionné comme un obstacle insurmontable la formidable barrière des Rocheuses avant que La Verendrye vînt s'y heurter le 1er janvier 1743.

On ne cherchait plus, alors, en premier lieu, la route du « Cathay », mais « l'accès à une mer libre de toute domination étrangère, un autre chemin, plus sûr, vers l'Europe. » [1]

Il y eut les tenants du passage par les Grands Lacs et les fleuves tributaires, et ceux d'un détroit menant de la « mer de l'Ouest » à la baie d'Hudson. Après la découverte des Rocheuses on s'acharna sur cette dernière hypothèse, accréditée surtout par les géographes officiels français, les frères Delisle et les deux Buache, oncle et neveu. Ceux-ci, avec une absence d'esprit critique souvent relevée avec ironie par les contemporains eux-mêmes, transformèrent en quasi-certitude une fable exhumée des mystérieuses annales maritimes espagnoles, et les instructions des expéditions de découvertes jusqu'à Cook et La Pérouse inclus, furent axées sur cette fable. Les navigateurs qui s'appuieront

---

* Extrait d'un ouvrage qui portera ce titre: *Les Explorations du Grand Nord en Nouvelle-France* (1650-1754).

[1] Bonnault, *Histoire du Canada français* (Paris, 1950), 185.

sur l'expérience pour manifester leur scepticisme exciteront le courroux des géographes de cabinet.

Il semble intéressant de relever chronologiquement les principales opinions françaises exprimées sur la position géographique du passage américain. Contrairement à l'espoir de Champlain, Nicolet n'avait pas trouvé de Chinois à la baie des Puants. Mais à ce propos, le Père Paul Lejeune, commentant en 1640 le projet d'un Anglais qui comptait trouver la mer du Nord par le Saguenay et, de là, rejoindre celle de l'Ouest, écrit:

> Ce pauvre homme eût perdu cinquante vies avant que d'arriver en cette mer du Nord par le chemin qu'il se figuroit, et quand il auroit trouvé cette mer, il n'auroit rien découvert de nouveau, ni rencontré aucune ouverture au Nouveau Mexique, il ne faut pas être grand géographe pour reconnaître cette vérité.
>
> Mais je dirai en passant que nous avons de grandes probabilités qu'on peut descendre par le second grand lac des Hurons [Michigan] et par les peuples que nous avons nommés dans cette mer qu'il cherchoit. Le sieur Nicolet qui a le plus avant pénétré dans ces pays si éloignés, m'a asseuré que s'il eût vogué trois jours plus avant sur un grand fleuve qui sort de ce lac [Rivière des Renards] qu'il auroit trouvé la mer, or j'ai de fortes conjectures que c'est la mer qui répond au nord de la nouvelle Mexique et que de cette mer on auroit entrée vers le Japon et vers la Chine, néanmoins comme on ne sait pas où tire ce grand lac ou cette mer douce, ce seroit une entreprise généreuse d'aller découvrir ces contrées. Nos Pères qui sont aux Hurons, invités par quelques Algonquins sont sur le point de donner jusques à ces gens de l'autre mer, dont j'ai parlé ci-dessus; peut-être que ce voyage se réservera pour l'un de nous qui avons quelques cognoissance de la langue algonquine.[2]

En 1643, le Père Lejeune signale la mort du Père Charles Raimbaut « qui avoit un cœur plus grand que tout son corps quoi qu'il fût d'une riche taille; il méditoit le chemin de la Chine au

[2] *Relation de la nouvelle France de l'année 1639 et 1640.* Edition française, 135-137 (BN, Nouvelles Acquisitions françaises, Ms 9.268).

travers de notre Barbarie, et Dieu l'a mis dedans le Chemin du Ciel. »[3] En 1645, le Père Hierosme Lallemant écrit:

> Si nous n'avions que les Hurons à convertir, encore pourroit-on peut-être penser que dix et vingt mille âmes ne sont pas une conqueste si considérable qu'il faille s'exposer à tant de hasards et essuyer tant de périls pour les gagner à Dieu. Mais nous ne sommes qu'à l'entrée d'une terre qui du côté de l'Occident jusques à la Chine est remplie de nations plus nombreuses que les Hurons. Vers le midi nous voyons d'autres peuples innombrables où on ne peut avoir accès que par cette porte où nous sommes.[4]

Les relations annuelles des Jésuites font toutes mentions de propos des Sauvages tendant à situer la mer au Nord et à l'Ouest à une distance relativement faible. En 1659, le Père Lallemant émet la première hypothèse de la communication de la baie d'Hudson avec le Pacifique.

> Les Sauvages qui habitent la pointe de ce lac [Supérieur] la plus éloignée de nous, nous ont donné des lumières toutes fraisches et qui ne déplairont pas aux Curieux, touchant le chemin du Japon et de la Chine, dont on a fait tant de recherche. Car nous apprenons de ces peuples qu'ils treuvent la Mer de trois costez; du costez du Sud, du costé du Couchant, et du costez du Nord; de sorte que si cela est, c'est un grand préjugé et un indice bien certain que ces trois Mers se treuvant ainsi contigües, ne sont proprement qu'une Mer, qui est celle de la Chine, puisque celle du Sud, qui est la mer Pacifique, qu'on connoist assez, estant continuée jusqu'à la mer du Nord, qui est pareillement connüe, par une troisième Mer qui est celle dont on est en peine; on ne peut plus souhaiter que le trajet dans cette grande mer Occidentale et Orientale tout ensemble.

Les Sauvages assurent que du lac Supérieur il y a environ deux cents lieues jusqu'à un autre lac « qui a sa décharge dans la mer Vermeille, coste de la nouvelle Grenade dans la grande Mer du Sud ». D'ailleurs, à soixante lieues à l'ouest du lac Supé-

---

[3] *Ibid.*, année 1642-1643, 271.
[4] *Ibid.*, année 1644-1645.

rieur, les Sauvages ont vu des marchandises d'Europe en provenance de cette côte, et même des Français (Européens) !

De ce même lac Supérieur, en suivant une rivière vers le Nord, on arrive après huit à dix jours à la baie de Hudson, à 55° et de là, à quarante lieues au Nord-Ouest « à la baie de Button où est le port de Nelson à 57 degrés de latitude ». De ce point on ne doit compter que mil quatre cent quatre-vingts lieues jusqu'au Japon, « n'y ayant de distance que septante et un degrez d'un grand cercle ». La mer du Couchant qui joint l'une et l'autre sera connue au moyen d'une nation résidant à peu près par 47° de latitude et 273 de longitude et qui assure

> qu'à dix journées vers l'Ouest se treuve la Mer qui ne peut estre que celle-là que nous recherchons, ce qui nous fait juger que toute l'Amérique septentrionale estant ainsi environnée de la mer au Levant, au Sud, au Couchant et au Nord, doit estre séparée de la Groeslande par quelque trajet dont on a déjà découvert une bonne partie, et qu'il ne tient plus qu'à pousser encore de quelques degrez pour entrer tout à fait dans la mer du Japon. Ce qui ne se doit tenter, pour passer le détroit de Hudson qu'aux mois d'Aoust et de Septembre, pendant lesquels, seulement, ce passage est moins engagé de glaces.
>
> Mais en voilà assez pour le présent. Si l'Iroquois le permet, nous pourrons bien nous aller éclaircir plus nettement de cette découverte qui n'estant connuë que par le moien des Sauvages ne nous donne pas toutes les connoissances que nous désirerions . . .[5]

Quatre ans plus tard, le Père Lallemant mentionne le Père René Ménard, mort au cours d'une reconnaissance, perdu dans les bois et probablement assassiné.

> Il a eu cette consolation de mourir en cherchant de nouvelles ouailles. Il a passé cinq cents lieues de saults et de précipices pour cela, il est celui de tous nos missionnaires qui a approché le plus près de la mer de Chine, mais Dieu l'a réuni à son cher apostre des Indes par d'autres routes, de vray, mais par un dernier passage presque tout semblable . . .[6]

---

[5] Thwaites, *Relations des Jésuites* . . . XLV : 218-220.

[6] *Relation de 1662-1663.* Edition française (BN, Nouv. Acq. françaises, Ms 9.268).

L'idée du passage du Nord-Ouest par la baie d'Hudson prenait corps et Colbert lui-même se laissa prendre aux vantardises d'un aventurier hollandais qui se faisait fort de le découvrir pour le compte de la cour de France. En 1670 le sieur Van Heemskerk écrit au ministre de Louis XIV qu'en disgrâce auprès des Hollandais depuis la mort de « l'Amiral », il a servi le roi d'Angleterre et propose maintenant un marché à la France pour un pays et des îles inconnues qu'il a soi-disant découverts par 51° 22′ de latitude Nord. Il se réclame de son grand-oncle, Ollivier van Nort, qui « fit un voiage pour les Hollandois aux grandes Indes, entrant par le détroit de l'isle de Fromoye dans la mer du Sud, et sortant par le Nord des Calfournies et par la baye de Hudson et arriva en Hollande ». Il ne peut donner de précisions topographiques avant d'être assuré de recevoir ce privilège. Si on ne le lui accorde pas, il ira proposer ses découvertes au roi d'Angleterre.[7]

Colbert ignore encore le rôle exact de Radisson et des Groseilliers mais sait que les Anglais s'intéressent de plus en plus à la baie d'Hudson. Il fait confiance au Hollandais. Par la concession du 27 avril 1670, le Roi lui accorde, ainsi qu'à ses héritiers « toutes les Terres et pays qui ont été et seront découvertes par lui dans l'Étendue de l'Amérique en entrant au-dessus du Canada vers le Pôle au-dedans des Terres et du côté de la mer du Sud, tant et si avant qu'il pourra s'étendre pour y porter et faire connaître le nom du Roi. » Sont joints des passeports pour deux vaisseaux, le *Saint-Jean-Baptiste* et le *Saint-Pierre* et des *Lettres de naturalité* pour le sieur Laurens Van Heemskerk « de la religion prétendue réformée », sa femme et ses enfants. Cette famille résidant encore en Angleterre, les pièces ont été adressées au comte d'Estrade, et il n'y a plus qu'à exhorter ledit capitaine Heemskerk à venir les chercher le plus tôt possible « en l'asseurant qu'il aura lieu d'estre satisfait du traitement qui luy sera fait en France ».[8]

Malheureusement, les offres de Radisson et des Groseilliers qui correspondaient à des avantages économiques incalculables

[7] BN, *ibid.*, Ms 9.287 f° 258.
[8] BN, *ibid.*, f° 261-263.

avaient été négligées et celles, fallacieuses, d'un mystificateur trouvèrent un crédit stérile. On se méfie un peu, cependant, non de la réalité de ses découvertes, mais d'une collusion possible avec les Anglais. Une lettre du Dunkerque, signée Hubert, du 8 septembre 1670, informe Colbert que les Anglais nourrissent les mêmes projets que le sieur Heemskerk, qu'ils ont équipé des navires pour passer avec lui le détroit d'Hudson.

> Pour vu que le dict Heemskerk agisse de bonne foy avec nous, qu'il fasse dans sa route ce que je lui ay conseillé devant son départ, les autres apparemment auront peine à le trouver, ce qui seroit bien à désirer pour favoriser le passage qu'il va chercher et pour n'avoir pas d'obstacle qui puisse l'empescher d'en prendre possession le premier . . . [9]

Autre lettre de Dunkerque qui exprime de nouveau la crainte d'une entente entre Van Heemskerk et les Anglais. D'autre part un vaisseau britannique est arrivé de la « Floride du Nord » (dénommée telle par Van Noort suivant les dires de son neveu), « du costé où le sieur Van Heemskerk a dessein d'aller, y ayant hiverné et en ayant rapporté une cargaison de peaux de castors ». Une Compagnie a été formée en Angleterre, où le « Prince Robert » est intéressé. Les vaisseaux anglais sont partis huit jours avant Van Heemskerk pour l'attendre ou le rejoindre à l'entrée du détroit d'Hudson. Van Heemskerk « peut estre à présent au lieu destiné, mais ces nouvelles ne plaisent pas fort. Heemskerk parloit beaucoup du prince Robert. Je crains qu'il ne luy ait faist part de son desseing. Le temps nous l'apprendra. » [10]

Mais les grands projets de l'aventurier hollandais sont rapidement anéantis. Une lettre de Van Heemskerk de Brest, du 9 octobre 1670, résume à cet Hubert, à Dunkerque, le désastre de son expédition dans une tempête sans précédent au cours de sa carrière. Le *Saint-Jean-Baptiste* a disparu « dans un moment ». Le *Saint-Jean-Evangéliste* est revenu par miracle à Brest. Si le Roi veut donner un autre petit navire et hâter les réparations

---

[9] BN, *ibid.*, f° 267.
[10] BN, *ibid.*, f° 268.

du *Saint-Pierre*, Van Heemskerk repartira aussitôt, entrera dans le détroit d'Hudson avant l'hiver et, Dieu aidant, « plantera à la plus grande gloire de Sa Majesté très chrestienne la Sainte Croix et les armes de France ».[11]

Hubert semble avoir perdu toute méfiance envers le Hollandais naturalisé et transmet le 8 octobre sa requête à Colbert en l'appuyant. Van Heemskerk a également écrit à Colbert une lettre en hollandais qui a été traduite et en marge de laquelle le ministre a écrit de sa main: « à la garde ». Il lui narre le « grand malheur qui lui est arrivé » et lui envoie son journal de bord. Il s'engage « en deux années de rembourser ce qu'il aura pleu à Sa Majesté de me pretter afin que je puisse donner pleine satisfaction de ces quartiers et du passage à la mer du Zuyd . . . » sinon il lui sera impossible de refaire le voyage cette année.[12]

La relation jointe est intitulée: *Registre journailler du voyage du nord de Florida pour decouvrir le passage du Nord West pour l'honneur et réputation de Sa Majesté très crethienne.* Elle est écrite en français hollandais (« vaen » pour vent) et contient uniquement des indications sur le temps et la navigation. La « grande tourmente » a assailli les navires par 57° 60′ provoquant de telles avaries que l'équipage et l'état-major ont estimé impossible de poursuivre. On a donc viré de bord et atteint Brest le 30 septembre.

Colbert lui répond le 17 octobre 1670. Il se réjouit d'apprendre que les deux autres vaisseaux séparés de Van Heemskerk par la tempête sont finalement revenus à Dunkerque et qu'ils vont pouvoir le rejoindre à Brest. Il espère donc que Van Heemskerk va reprendre sa tentative avec la plus grande diligence, et que « le Roy aura la satisfaction d'apprendre dans quelques mois qu'elle aura eu un heureux succès. » [13]

Cependant le voyage projeté n'eut pas lieu. Peut-être eut-on dans la suite quelques raisons de douter de la véracité du Hollandais ? En tout cas, on ne retrouve sa trace que bien des années

---

[11] BN, *ibid.*, f° 269.
[12] BN, *ibid.*, f° 270.
[13] BN, *ibid.*, f° 271.

plus tard, en 1697. Il répond de Brest le 1er et le 29 juillet à deux demandes d'éclaircissements formulées par le ministre Pontchartrain sur son voyage de 1670 et sur le fameux passage à la mer du Sud d'Ollivier Van Nort. Ses explications embarrassées démasquent les mensonges prodigués à Colbert vingt-sept ans plus tôt :

Van Heemskerk possédait bien les mémoires d'Ollivier Van Nort quand il débarqua de son voyage manqué en 1670, mais n'ayant pu obtenir le réarmement des trois navires, il vint à Paris où il resta six ou sept mois. Pendant ce temps, sa femme, essuyant un procès « à cause de la mauvaise réussite de ce voyage, comme si j'eusse dû empêcher le mauvais tems de mettre mon vaisseau en l'estat que je me suis donné l'honneur de vous marquer », se retira en Hollande, emportant une cassette contenant tous ses papiers, dont, bien entendu, les mémoires du sieur Ollivier Van Nort et l'original de l'ordre du Roy pour la colonie.

> Je vous asseure, Monseigneur, que je les ai lus et relus, et me souviens qu'à soixante dix lieues de Terre Sud-Sud-Ouest, et à cinquante lieues de l'Amérique, il trouva un si furieux courant qu'il eut peine à gagner la Terre de l'Amérique qu'il cotoia jusques aux Califournies, et à quinze lieues de là il trouva aussy un grand cap qu'il nomma la Floride du Nord, et à vingt deux lieues de là Nord-Nord-Est est une petite isle où il mouilla et y resta sept semaines, avant de pouvoir trouver un passage dans la mer Glaciale ou la Baye de Hudson, qui a suivant son estime cent quatre vingt sept lieues. Il faut estre consommé dans le métier pour réussir dans un voyage comme celui-là . . .

Van Heemskerk supplie encore une fois qu'on lui donne l'occasion de « servir le Roy ». Il a soixante-cinq ans, mais est aussi apte à réussir ce voyage qu'en 1670.

Au dos de la lettre on trouve ces lignes, probablement de la main de Pontchartrain :

> A accuser la reception.
>
> Le prier de marquer en ancre sur la carte qu'on luy envoye la route tenue par le sieur Olivier Van Nort. Marquer l'endroit où il a trouvé le furieux

> courant dont il parle, ce qu'il appelle la Floride du Nord et l'isle où il resta sept semaines. Marquer aussy, s'il s'en souvient, quelle saison cela est arrivé.

On peut présumer que la réponse manque des précisions nécessaires pour convaincre le ministre, car le nom du sieur Van Heemskerk ne figure plus dans les minutes se rapportant au Passage américain.

*
* *

Pendant ce temps on continuait au Canada à chercher la mer du Nord-Ouest. Du Luth adresse en 1685 un mémoire à Seignelay lui relatant la découverte qu'il a faite en 1679 du pays des Nadouessis, à plus de sept cents lieues de Québec. Il a planté les armes de France dans les villages principaux de cette nation affirmant ainsi la domination du Roi sur tous les Indiens entourant le lac Supérieur. En 1680, obligé de rechercher un Récollet et deux autres Français emmenés en esclavage par les Sioux, il a dû revenir sur ses pas pour les mettre en sureté

> quoique mon dessein fût de pousser jusqu'à la Mer du côté de l'Ouest-Nord-Ouest qui est celle que l'on croit être la mer Vermeille, d'où les Sauvages qui estoient allés de ce côté là donnèrent du sel à trois Français que j'avais envoyés à la découverte, et lesquels m'apportèrent le dit sel, m'ayant rapporté que les Sauvages leur avaient dit qu'il n'y avoit que vingt journées d'où ils estoient pour trouver le grand lac d'où l'eau ne vaut rien à boire.[14] C'est ce qui me fait croire qu'il ne seroit pas tout à fait difficile de la trouver si l'on vouloit permettre d'y aller.[15]

Du Luth, comme d'autres grands coureurs-de-bois, était bien souvent entravé par les consignes royales de 1674 et 1676 défendant de s'étendre et réprouvant les voyages lointains de découverte, aussi est-il obligé d'insister :

Ayant ramené les Français rescapés des Sioux chez les Jésuites de Michilimakimak, il a appris, en hivernant, que sa

---

[14] Il s'agissait évidemment non de la mer, mais du lac *Winnipeg* qui signifie « lac puant ».

[15] BN, Nouv. Acq. Françaises, Ms 9.287, f° 10.

conduite était critiquée, ses efforts de découvreur et de pacificateur dénigrés. Il est traité de « chef de poste » alors qu'il n'a jamais eu plus de huit hommes avec lui, qu'il « consomme son bien » et risque sa vie tous les jours. Il est donc parti sur la glace avec les trois Français pour se justifier. Mais l'Intendant a mis trois mois à vouloir l'entendre. Il a cependant des témoignages indiscutables par treize lettres originales de supérieurs de missions jésuites. Aussi écrit-il directement au Ministre.

Il a convaincu les Sauvages qui ont connaissance de la mer Vermeille de conclure des alliances

> qui ont procuré aux Sauvages du Nord la liberté de la chasse et du commerce dont les habitants de la Nouvelle France ont desja ressenti les effects par les pelleteries qu'ils ont apportées dans leurs habitations.
>
> Le dit Du Lhut, désirant continuer sa descouverte, supplie très humblement votre Grandeur de luy faire accorder la permission du Roy pour un Entrepost dans le pays des Nadouessioux qui, voyant une manière d'Etablissement, luy donneront tous les secours nécessaires pour faire sa descouverte aux costes de la mer de l'Ouest nommée Vermeille... et en cas de réussite et que Sa Majesté fasse des Etablissemens dans les Terres qu'il descouvrira, il demande en considération des dépenses, risques et fatigues qu'il sera encore obligé de faire qu'il luy en soit accordé en tous droits seigneuriaux avec le commandement sous l'autorité de Monsieur le Gouverneur et Lieutenant Général en la Nouvelle France.[16]

Dans les dix années qui suivront, Du Luth, coureur impénitent et brave soldat, explorera et traitera de façon intensive dans le Nord-Ouest. De petits forts s'élèveront par ses soins; il agira en même temps comme commandant du Gouverneur car Frontenac, revenu, le soutiendra à fond. Mais il ne trouvera évidemment pas la mer Vermeille. A partir de 1731, l'officier Pierre Gaultier de Varennes de La Verendrye et ses fils reprendront la poussée vers l'Ouest par étapes prodigieuses, mûs égale-

[16] BN, *ibid.*, f° 11.

ment par ce double ressort: la traite et la découverte. Conquérant pacifique, La Verendrye construisait un fort à chaque campagne: Fort Saint-Pierre (Lac des Pluies), Fort Saint-Charles (Lac des Bois), Fort Maurepas (Lac Winnipeg), entre 1731 et 1734, et s'employait à réconcilier les nations en guerre. A partir de 1737 il commença à aménager les vallées de l'Assiniboine et de la Saskatchewan: Fort-la-Reine,[17] Fort-Dauphin, Fort-Bourbon.[18] Cela n'allait pas sans des épreuves inouïes et des drames tels que le massacre d'un de ses fils, du Père Jésuite Aulneau et de leurs dix-neuf compagnons en 1736. Pour récompense de cette œuvre sans précédent il fut momentanément disgracié et relevé de son commandement de la « mer de l'Ouest » bien qu'il s'y fût ruiné.[19]

Par périodes, cependant, le gouvernement de Versailles s'intéressait, sinon à la découverte de l'Amérique, du moins à la recherche de la mer de l'Ouest. Si les résultats splendides des La Verendrye, leur traversée de la Prairie, leur arrivée aux Rocheuses sont évoquées ici, c'est que ces explorations si riches de conséquences, faites à des latitudes moyennes, étaient cependant en connexion avec le problème du Passage supposé à la baie d'Hudson. Les Anglais, par leur installation définitive à la Baie, depuis la paix d'Utrecht, avaient un maximum de chances d'en découvrir l'aboutissement. Il fallait s'efforcer de les devancer à l'autre extrémité.

En 1717, déjà, un mémoire du Conseil de Marine du 26 juin à MM. le Marquis de Vaudreuil, gouverneur, et Bégon, intendant, approuvait les mesures proposées par ceux-ci concernant des créations de postes avancés dans le Nord-Ouest « mais à condition qu'il n'en coûte rien à Sa Majesté ». Vaudreuil répondait: Les établissements en question ne coûteront rien au Roi à cause du commerce qui en résultera. La poursuite du voyage devra néanmoins être endossée par lui, car les voyageurs devront prendre des routes où aucun commerce ne sera possible à

---

[17] Emplacement actuel de Portage-la-Prairie.

[18] Bonnault, *Histoire du Canada français*, 186.

[19] Le ms no 9.286 des Nouv. Acq. françaises, à la Bibliothèque Nationale, est presque entièrement consacré à La Verendrye.

cause de leur éloignement de la colonie. Il faudra des officiers sachant dessiner et relever les positions des lieux intéressants.[20]

Des mémoires parvenaient à Versailles, directement ou par l'intermédiaire du Gouverneur, sur les possibilités de découverte de la mer de l'Ouest.[21] Le Régent désirant une vérification impartiale du bien-fondé de cette entreprise, envoya le Père de Charlevoix enquêter en Amérique. Le 7 juin 1720 une lettre de Paris à MM. de Vaudreuil et Bégon précise :

> Le Roy a chargé, Messieurs, le Père de Charlevoix qui vous remettra cette dépêche, de la Découverte de la mer de l'Ouest, et l'intention de Sa Majesté est que vous lui permettiez de monter dans les pays d'en haut, avec deux canots et huit voyageurs, les marchandises qu'ils porteront et dont ils feront commerce serviront à les indemniser des dépenses qu'ils feront pour ces voyages.[22]

Charlevoix s'acquitta consciencieusement de sa mission au cours d'un voyage de trois années, recueillant tout ce qu'il pouvait de renseignements auprès de « quantité de Canadiens qui ont voyagé longtemps . . . » mais, écrit-il au comte de Toulouse le 20 janvier 1723,

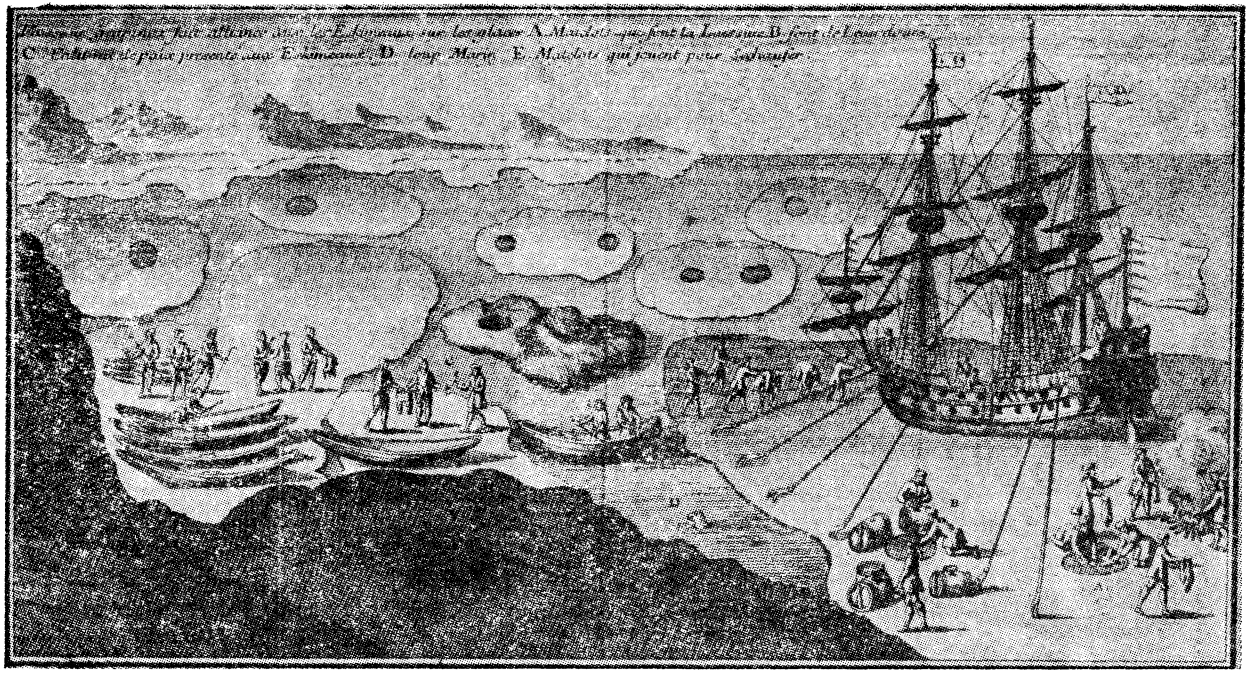
> J'ai trouvé tant de contradictions dans leurs rapports que je n'ai pas jugé y devoir faire beaucoup de fonds, excepté sur ce que je trouvai conforme à ce qui m'avait été dit ailleurs . . .
>
> Il est certain que feu M. d'Iberville a toujours eu en tête de tenter la découverte de la mer de l'Ouest par la baie d'Hudson. Un officier de la marine . . . qui a presque toujours été avec M. d'Iberville dans ses campagnes du Nord regardoit cette voie comme la plus sûre et la plus courte. Le sieur Jérémie qui a commandé au port Nelson m'a dit qu'il avoit envoyé au lac des Assiniboines d'où sort la rivière Bourbon, qu'on lui en a apporté de l'argent et qu'on l'a assuré que ce lac est dans un très beau pays . . .

---

[20] BN, Nouv. Acq. françaises, Ms 9.287, f° 203.

[21] Entre autres un long *Mémoire dressé et présenté en avril 1718 par Bobé, prêtre de la Congrégation de la Mission, Ibid.*, fol. 211 et suiv.

[22] BN, Nouv. Acq. françaises, Ms 9.287, f° 259.



Le PÉLICAN d'Iberville grappiné dans la Baie d'Hudson, 1697

Le Père de Charlevoix est à la disposition de Son Altesse quand il lui plaira de savoir sa pensée sur la route à prendre pour réussir dans cette entreprise.[23]

On a la preuve directe, en effet, qu'Iberville était préoccupé de cette question. Il écrivait de Rochefort, le 25 mars 1692, à M. de Villermont à Paris.

> ... Je vous prie de vouloir bien que je vous écrive les nouvelles du païs où je vas, et me faire la grâce de me mander celles que saurez, principalement celles des Anglois de la Compagnie du Nord. Si vous saviez quelque chose du Détroit d'Anian, de celuy qui l'a découvert, jusqu'où il a été en hauteur. Les cartes le marquent bien il y a longtemps; il peut y avoir quelque chose de plus nouveau que je ne sais pas. Je ferai ce que je pourrai dans mon voyage pour en avoir connoissance, soit par les Sauvages, ou d'austres que j'y enverrai si je le peux. Si je trouve quelque chose de rare dans mon voyage, je me ferai un plaisir de vous l'envoyer, aussy bien qu'à M. l'Intendant... [24]

Après le rapport du Père de Charlevoix, le duc d'Orléans décida de faire établir une mission « aux Sioux ». Ceux-ci étant en guerre avec les Assiniboëls faisaient des prisonniers qui pourraient donner des renseignements quand les missionnaires auraient appris leur langue. Charlevoix s'était proposé, tant pour établir cette mission que pour faire une tentative de découverte de la mer en remontant le Missouri « dont la source n'est certainement pas loin de la mer; tous les Sauvages que j'ai vus me l'ayant unanimement assuré ».[25] Mais un texte de Vaudreuil, du 14 octobre 1723, confirmant l'établissement missionnaire chez les Sioux, précise que les ordres du Roi sont de surseoir à la découverte jusqu'à ce que les dits missionnaires aient des informations précises permettant de décider ou d'annuler la recherche ultérieure de la mer.[26]

---

[23] BN, *ibid.*, f° 246 et 247.
[24] BN, *ibid.*, f° 20. L'orthographe est tellement fantaisiste qu'il a fallu la rétablir pour la plupart des mots.
[25] BN, *ibid.*, f° 248.
[26] BN, *ibid.*, f° 252.

Les informations n'étaient pas plus précises, évidemment, quand La Verendrye entreprit à ses frais ce qu'on peut appeler l'épopée de la Mer de l'Ouest. Ceci excuse le manque de soutien officiel. Mais il y avait aussi des idées préconçues contre lui, comme le montrent ces lignes du Père Nau, du 20 octobre 1735.

> ... Le Père Aulneau, aussi robuste que courageux, est parti pour la mer de l'Ouëst où il ne pourra arriver que l'été prochain ... J'ai eu une assez longue conversation avec Mr La Verandrie qui commande les trois forts les plus occidentaux. J'ai compris par son entretien qu'il ne faut pas faire grand fond sur ce qu'il dit des Sauvages Blancs et barbus. La mer de l'Ouëst seroit découverte depuis longtemps si on l'avoit voulu. Mr le Comte de Maurepas a raison de dire que les officiers du Canada ne cherchent pas la mer de l'Ouëst mais la mer du Castor ...[27]

Le pauvre Père Aulneau était parti sur l'ordre de ses Supérieurs, mais sans enthousiasme. Trois lettres de lui, dont la dernière écrite cinq semaines avant sa fin tragique, du Fort Saint-Charles (Lac des Bois), chez les Kristinaux, le 30 avril 1736, expriment un pessimisme et même des pressentiments pathétiques:

Il a été envoyé seul à la découverte de nouveaux Sauvages du Nord, dont on n'a connaissance que par les Assiniboëls et les Kristinaux, qui en sont encore à trois cents lieues. Il a demandé en vain un compagnon; le nombre des missionnaires est trop réduit, et son plus proche voisin, dont on n'avait pas de nouvelles depuis 1732, et qui « n'en peut plus la faim qu'il a eu à souffrir », est à quatre cents lieues de lui.

Parti du Sault Saint-Louis le 21 juin, il a côtoyé le lac Supérieur, puis a fait route à travers plusieurs lacs qui ont parfois cent lieues de tour, et parcouru trois cents lieues à travers les bois enflammés par les Sauvages dans leurs chasses. Arrivé le 23 octobre, tout l'hiver il a vu des aurores boréales; « il ne s'est passé presqu'aucune nuit sans que le Nord me parût en feu et avecq les mesmes lumieres. » Le fort Saint Charles n'est qu'un

[27] Thwaites, *Relations des Jésuites*, LXVIII: 282.

carré de quatre rangs de pieux avec quelques « meschantes cabanes » au milieu. Le lac des Bois communique avec d'autres lacs qui se déversent dans un autre que les Sauvages disent très grand et appellent *Ouinipigon* (Winnipeg). Ce dernier forme trois rivières qui ont leurs embouchures dans la mer au delà du port Nelson, si l'on peut en croire les dires des Kristinaux. C'est sur les bords du lac Ouinipigon que le Père Aulneau ira passer l'été et l'automne, avec les Assiniboëls, à neuf cent lieues de Québec. « Les autres parties de ce lac sont occupées par les Kristinaux qui tiennent non seulement presque tout le Nord jusqu'à la mer, mais encore une étendue de pays immense. » Vers la Toussaint il ira, avec quelques Français, se joindre aux Assiniboëls qui partent annuellement sur les premières glaces chercher du blé d'Inde chez les « Kaotiouaks ou Antchipouanes »; ceux-ci habitent dans des trous; ce sont eux « pour lesquels mes supérieurs me font faire ce long voyage ». Du lac Ouinipigon jusque-là on compte deux cent cinquante lieues « mais comme on ne marchera qu'en chassant on en fera peut-être plus de quatre cents ». Si le Père Aulneau peut arriver de bonne heure, il ne se contentera pas de visiter les premiers villages de Kaotiouaks, mais il s'avancera le plus loin possible le long de la rivière qu'ils occupent « dans laquelle nos Kristinaux disent avoir vu des loups marins ce qui seroit une preuve qu'elle ne seroit pas bien esloignée de la mer ».

> Peut-être qu'un jour viendra où je pourray vous donner des connoissances plus certaines de ces vastes pays si peu conneus ... Pour ce qui est des Sauvages de ces contrées et en particulier les Kristinaux, je ne crois pas que sans un miracle on puisse jamais les engager à embrasser la religion; outre qu'ils n'ont point de demeures fixes et qu'ils vivent toujours errans dans les bois et séparés les uns des autres, ils sont superstitieux et débauchés à un point qu'on ne sauroit exprimer ...

Et il y a ce terrible vice que les Anglais et les Français leur ont donné par surcroît: l'ivrognerie,

> de telle sorte que l'eau-de-vie est toujours l'âme de leur conversation et l'objet de leur demande, et qu'on ne peut compter sur eux que autant qu'on leur donne

> de quoy s'enivrer... Un sy honteux négoce... est une des plus grandes croix qu'ayent à souffrir dans ce pays-ci les missionnaires...

Peut-être cinq ou six missions pas trop distantes les unes des autres obtiendraient-elles quelques résultats « mais que peut faire un seul homme dans une étendeue de pays dont on ignore encore les limites ?... J'ay eu beau le représenter avant mon départ, on n'a pas voulu m'écouter. »

Le Père espère savoir sous peu la langue des Kristinaux et un peu celle des Assiniboëls. Il doit dresser des grammaires des diverses langues avant de pouvoir évangéliser ceux qui les parlent. Il faudra en faire autant pour les Ouantchipouanes. Heureusement, Dieu lui a donné « asses de facilité pour comprendre ces bizarres jargons... »

> Enfin, mon Révérend Père, conclut l'exilé, toute la réussite de ce projet est conneue de Dieu seul; peut estre qu'au lieu d'apprendre la nouvelle de l'exécution vous apprendrés la nouvelle de ma mort... Sur chaque route on trouve « de tristes restes de la barbarie et de la fureur des Sauvages de ces contrées. Il en sera comme il plaira au bon Dieu. » [28]

Quelques semaines plus tard, le 6 juin, le pauvre missionnaire, en route vers le lac Winnipeg, était massacré, comme on l'a vu précédemment, avec un des fils de La Verendrye et leurs dix-neuf compagnons. La rigueur des hivers nord-américains à cette latitude, les moyens de transports utilisés, les conditions d'existence, permettent, semble-t-il, d'assimiler ces pionniers à des explorateurs arctiques et d'extraire de leur correspondance, parfois inédite, les passages les plus caractéristiques et les plus émouvants.

*
* *

Revenons maintenant en France et voyons les interprétations données par les géographes et les savants aux découvertes acquises aux prix de tant d'efforts et de sacrifices, de tant de vies

---

[28] Lettre au R.P. Bonin, Thwaites, *Relations*... LXVIII: 282-302.

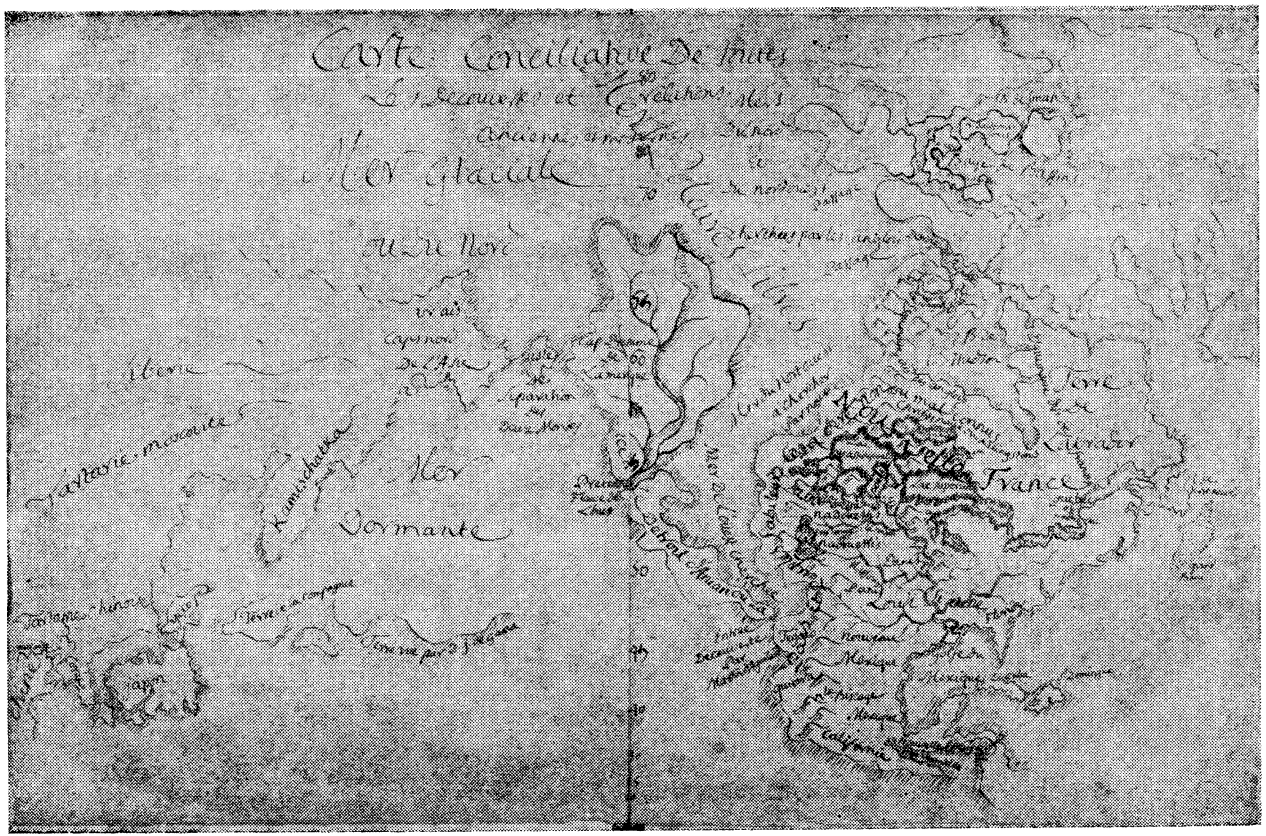
même ! A partir d'un certain degré de latitude l'explorateur polaire ne peut être assailli, vaincu que par les éléments. Mais les interminables randonnées dans une nature presqu'aussi hostile à laquelle s'ajoute la férocité des autochtones, demandent un héroïsme plus grand encore. Après avoir vu les Jésuites du Canada sur le terrain, il est intéressant de noter les réactions suscitées chez les membres de la Compagnie résidant en France, et en particulier la correspondance d'un des plus éminents d'entre eux, le Père Castel, avec ses confrères de Québec.[29]

La première lettre, datée du 15 mai 1750, est adressée au Père de Bonnecamps. Professeur d'hydrographie au collège de Québec de 1741 à 1759, ce Jésuite avait accompagné l'expédition de Céloron de Blainville sur l'Ohio en 1749.[30] Le Père Castel lui exprime son inquiétude devant l'acharnement des Anglais à chercher le Passage du Nord. Ils viennent d'échouer dans la baie de Wager, qu'ils ont trouvée fermée, mais ils fouillent à présent la baie de Repulse, et à force de chercher ils trouveront, et il y a lieu de s'en émouvoir. Ils s'empareront, malgré Français et Espagnols, de tout le commerce des deux Indes, s'établiront sur la côte ouest d'Amérique, à la Californie, au Mexique, partout, et, « pour le moins la religion et nos missions en souffriront ». Sont en jeu aussi la gloire du Roi, le bien de la France et enfin « la gloire de la Compagnie ». Presque toutes les découvertes depuis deux cents ans sont dues aux Jésuites. Sanson l'a toujours dit et Delisle a été obligé d'indiquer dans ses cartes de pays lointains qu'elles étaient dressées sur les relations des Jésuites missionnaires, « et sur les observations astronomiques de l'Académie ». Il ne « mentait que sur le dernier point », l'Académie n'y

---

[29] Papiers du Père Castel sur le passage de la mer d'Ouest en Asie, avec des lettres de missionnaires sur ce sujet (Provient du Collège des Jésuites de Clermont à Paris) BN, Ms français, 13.373 107ff. Le Père Castel, né à Montpellier en 1688, fut avant tout mathématicien et physicien. Il collabora pendant trente ans au *Journal* de Trévoux et donna de nombreux articles au *Mercure*. Les plus célèbres de ses ouvrages sont le *Clavecin oculaire* (1735), puis l'*Optique des Couleurs*. Personnalité originale, il inspira, après sa mort en 1757, une biographie intitulée: *Esprit, saillies et singularités du Père Castel*, par l'abbé de La Porte.

[30] *Relation du voyage de la Belle-Rivière* ... Thwaites, *Relations* ... LXIX: 150-198.




Croquis présumé du Père Castel relié avec les Papiers.

étant que pour si peu d'observations « la plupart faites de leur tranquille observatoire de Paris ». Le grand ouvrage qu'elle vient d'exécuter au Pérou sur la mesure de la terre est plus astronomique que géographique, car on n'a découvert ni une baie, ni une rivière, ni un peuple nouveau et il a été copié sur un ouvrage semblable, géographico-économique et bien plus étendu, accompli par les Jésuites de la Chine et condensé par le Père Du Halde. Son but unique était d'effacer la gloire qui en revient à la Compagnie, « gloire dont le cardinal de F. [Fleury] était bassement jaloux... Ceci entre nous... » [31]

Le Canada n'est connu utilement pour la géographie que par les Jésuites. Le Père Castel s'est mis à lire toutes les anciennes relations et il y est souvent fait mention de la mer d'Ouest et du lac d'eau puante c'est-à-dire salée. « Allons au fait », c'est sur cette mer d'Ouest que le Père Castel voudrait obtenir tous les éclaircissements possibles recueillis sur place « des Français, ou des avanturiers, ou des Sauvages... On ne sait ou placer cette mer d'Ouest ou du Nord Ouest que M. Delisle, l'astronome, vient de mettre peu au-dessus de la Californie par des conjectures que je lui ai suggérées, qu'il m'a comme volées même... [32] un peu plus au Nord il a placé une continuation de lacs et de rivières qui font la jonction et le passage de la Baye de Baffins dans les mers du Japon, mais tout cela n'est point trop fondé, et la relation espagnole dont il s'appuye me paroit tout aussi fabuleuse que le baron de la Hontan... » [33]

Le Père Castel estime l'Amérique septentrionale « plus resserrée à l'ouest » qu'on ne le croit et pense « que la mer n'est pas absolument trop loin de la baye de Hudson ni de celle de Baffin. » Sans doute, vient-elle « raser d'assez près l'origine du Missouri, celle du Mississipi, le lac Supérieur, le lac des Assiniboines surtout, enfin le haut de la baye de Hudson et celle de Baffins où

---

[31] BN, Ms Fr[s], Ms. 13.373, f° 1.

[32] M. Delisle déclarait avoir eu des révélations sur cette mer dès 1717, par la relation sensationnelle à ses yeux et apocryphe de l'amiral de Fonte (1640).

[33] Officier ayant servi au Canada puis à Terre-Neuve, auteur de relations dont l'authenticité a été très suspectée.

je crois qu'elle entre, et par là dans la baye de Hudson. » Les Français ne peuvent disputer le passage, s'il existe, aux Anglais que « par la voye de la terre ». Le Père Castel va faire un plan tout spéculatif et dont il imagine bien les difficultés de réalisation. « Je sais qu'on ne va ni en poste, ni avec des vivres en croupe dans vos cantons », que « les chemins sont horribles par les montagnes, les lacs, les rivières, les neiges et les glaces de ce Nord à demi inhabité et tout en friche. » Mais les dernières relations des Anglais apprennent que les Français « sont adorés et les Anglais méprisés et haïs de tous ces peuples qui bordent l'ouest de la baie de Hudson. » Cela simplifierait les choses. Il s'agirait d'une expédition de trois ou quatre cents hommes qui ferait d'abord un dépôt de vivres et un établissement de pêche et de chasse sur le lac Supérieur pour trois ou quatre ans. Ce serait le point de départ de plusieurs itinéraires en diagonale. On laisserait un petit fortin toutes les dix lieues avec quatre ou cinq hommes. Peut-être trouverait-on la mer à trois cents lieues du lac Supérieur, ou en tout cas des indices d'une mer proche au Nord ou à l'Ouest... Il faudrait cinq ou six Jésuites « plutôt savans que missionnaires », puis, à la suite des premiers aventuriers, des hommes envoyés de France « car on ne peut rien faire de prémédité, de régulier et en grand que par la Cour, par la puissance du Roi. » Mais les Jésuites devraient avoir toute autorité sur l'expédition. Ils « missionneroient » en chemin Français et Sauvages sans s'arrêter nulle part. « On iroit la boussole et la lunette à la main comme en mer. Il faudroit deux ou trois ou quatre savans en astronomie, en géographie, en physique, Jésuites ou autres et plutôt Jésuites qu'autres. Au reste, ce Plan, ce Projet, qui vous paroit impratiquable pour des François se pratique tous les jours par des Moscovites, des Russes. » Ceux-ci affrontent tous les jours neiges, glaces, fleuves, forêts, montagnes pour se rendre à Tobolsk, à Kamstchatka « par des païs tout aussi impratiquables que les vôtres ». Et même, arrivés là, ils construisent des vaisseaux pour aller reconnaître « vos cotes de l'Amérique ». Leurs expéditions sont aussi dangereuses que celles proposées ici. « Leur Sibérie est plus au Nord et ne vaut pas mieux que vos Cristinaux ou Esquimaux... Il est vrai

que ce sont des Russes et que vous êtes, et que nous sommes des François. Car voilà, je crois, l'imaginaire de mon Projet, de le proposer non à des Russes, mais à des François délicats et beaux-esprits. » Le Père Castel ne le propose d'ailleurs qu'avec prière de le rectifier et de lui en signaler les difficultés réelles. « Ce qu'il a de particulier, c'est d'aller droit au fait, et non seulement à la mer d'Ouest, mais au Passage même, pour y entrer par la mer du Nord, et d'y aller sans détour par le plus court chemin, en vuë surtout de prévenir les Anglois et de nous assurer le bord de notre terre, de la nouvelle France, sans que les Anglois ni les Espagnols puissent nous rien disputer, si ce n'est après coup et trop tard. »

Les arguments suivants du Père Castel s'appuient toujours sur la conviction que la mer « serre de près la nouvelle France au nord et à l'ouest ou enfin au nord-ouest », que les « avanturiers » qui cherchent la mer de l'Ouest s'en vont toujours trop au Sud, que la distance est trop grande dans cette direction et qu'il « faudroit y passer sur le ventre aux Espagnols. Entre les Espagnols du Mexique et les Anglois de la Baye, voilà le droit chemin, et plus encore au nord qu'au sud . . . » Le carte récente de Bellin montre « qu'en droiture à partir de Québec, il n'y a pas six ou huit cents lieues à faire pour trouver la mer du nord ouest et son passage, s'il existe, dans la mer de Hudson ou de Baffin ». De Paris même il n'y aurait pas autant de chemin à faire pour y parvenir qu'il y en a pour les Russes à aller de Petersbourg à Kamtschatka.

Il s'écoulera peut-être vingt ans avant que les Anglais aient fini de sonder toutes les baies et trouvent le détroit. Le Père Castel démontre mathématiquement que son plan n'implique pas de tâtonnements. « Du premier coup nous nous assurons du passage ou du non passage, au lieu que l'Anglois, après avoir échoué depuis deux cents ans, ne peut s'assurer encore s'il n'échouera pas toujours. » Suivent des considérations sur ce que devrait faire « L'Anglois » pour réussir, mais « gardons ce secret pour nous. Il est étonnant qu'il n'y pense pas mais c'est qu'en Angleterre même un homme qui pense est rare. Je vous dis là un secret dangereux . . . »

La balance commence à pencher en faveur des Anglais en Amérique. Ils nous assiègent à droite et à gauche. « Tenons au moins notre ligne de milieu, mais tenons-là jusqu'au bout. » Sinon, ils nous repousseront « jusqu'à Paris ». Si l'on trouve le passage, il faudrait y établir des forts tout au long, « du côté opposé même de la mer s'il n'est pas trop loin », comme les Russes l'ont fait sur les bords de la mer de l'Est.

Faut-il attendre que quelque traître aille renseigner les Anglais à ce sujet, comme cela s'est déjà produit ? Leurs observations sur la hauteur des marées, les espèces de baleines, la platitude des côtes au nord du Fort Nelson tendent bien à indiquer « une plage étroite et une mer voisine au nord ouest ». Le plaisant serait pourtant qu'il n'y eût pas de passage entre cette mer et la Baie « ou qu'elle allât entrer beaucoup trop haut dans la Baye de Baffin; cela seroit possible. Mais saisissons cette isthme et établissons-y des forts. » Ainsi « nous aurions le Passage et les Anglois ne l'auroient pas. »

Que le Père de Bonnecamps recueille tout ce qu'il est possible sur le sujet et il rendra un grand service à l'État, à la religion, aux sciences et à la Compagnie. Les plus petits détails, les traditions les plus vagues sont à retenir. Mais que ce soit une correspondance intime, adressée à lui seul. « Les savans, les académies nous volent nos découvertes et vous feront toujours, et à nous, peu d'honneur de ce que vous leur communiquerés . . . »

Le Père Castel développe ces considérations et insiste sur la contribution énorme de la Compagnie dans les sciences mathématiques et géographiques: « A proprement parler un jésuite est le géographe de l'univers. Les missionnaires le sont par état . . . Je veux fonder une académie géographique parmi nous . . . Je serois comblé si de vous à moi nous pouvions faire la découverte de ce passage, ou au moins de cette mer de l'Ouest et des bornes de l'Amérique septentrionale de ce côté du nord ouest. »

Toute la lettre serait à citer, car elle manifeste un dynamisme, une indépendance d'esprit, une érudition extraordinaires, sans compter les allusions piquantes aux choses de l'actualité. Mais il faut se limiter à notre sujet et passer à la réponse pru-

dente et désabusée du Père de Bonnecamps, datée de Québec, le 3 novembre 1750 :

La lettre du Père Castel est digne du grand maître qui l'a écrite. Quoi de plus heureusement imaginé que son système pour la découverte de la mer de l'Ouest... Mais un système si bien conçu soit-il, «ne s'accorde pas toujours avec les opérations de la Nature.» Celle-ci «prend plaisir à mettre en défaut les théoriciens les plus profonds... Ne se moqueroit-elle pas aussi de nos géographes contemplatifs ? et au milieu d'une mer que des conjectures, des peut estres, des analogies ridicules leur ont fait imaginer à l'occident du Canada, ne pourroit-elle pas y avoir placé une terre qui joindroit le nouveau Continent à l'ancien ?... » On sait aujourd'hui que la Californie est une presqu'île mais cette presqu'île continue-t-elle son infléchissement vers l'Ouest dans la direction de l'Asie, ou revient-elle au Nord et s'en éloigne-t-elle ? On l'ignore encore, et l'existence de la mer en question reste par ce fait douteuse. Le lac d'eau salé tant de fois mentionné est peut-être réel, mais la salure des eaux n'implique pas une mer proprement dite. Le Père Castel souhaite qu'on la cherche par la voie du Nord ? « il ne paroist pas vraisemblable après les essais tant de fois réitérés des Anglois que les deux bayes aient aucune issue du côté de l'occident. D'ailleurs au rapport du père Coquart qui a parcouru ces païs là, cette voye n'est pas pratiquable; une chaîne de montagnes qui régne de l'est à l'ouest barre le chemin; montagnes, dit ce père, inhabitées et inhabitables même aux Sauvages de ces climats. Cela supposé il faut y renoncer et revenir à l'autre route que vous indiqués, je veux dire celle du Missouri que l'on remonteroit jusqu'à sa source... » la suite du voyage dépendant des notions acquises dans cette région. Ce plan, fort judicieux, a été préconisé également par des Jésuites connaissant le pays « et par dessus tout entichés de la découverte de la mer de l'Ouest. Voilà donc un chemin trouvé mais qui voudra le suivre ? Seront-ce des Canadiens ? Il n'y a point, dit-on, de castors dans le Missouri, et l'on ne promet que de la gloire à ceux qui se chargeront de l'entreprise. Ne comptez donc point sur eux: personne ne se présentera. Seront-ce des Jésuites ? Eh ! ne

scavez vous pas que la mode en est passée. On leur a assez d'obligations, on ne veut pas leur en avoir davantage. Seront-ce des Académiciens ? Je doute fort qu'aucun de ces Messieurs veuille accepter la commission aux conditions que je vas leur prescrire: avoir pour voiture un canot d'écorce, pour hostelleries, des bois, pour lit, une peau d'ours, pour nourriture du bled d'Inde, et pour boisson de l'eau pure. A Tornea ou à Quito,[34] on ne manque pas de ressources. Ici, il faut se mettre à la merci de la Providence et attendre tout de sa main... » Ainsi ce projet de l'Ouest, tout exécutable qu'il soit pourrait bien n'être pas exécuté avant longtemps fautes d'amateurs. « De plus la Cour paroist fort endormie sur cet article... » et, « pour surcroît de malheur, ceux qui sont à la teste de la colonie et qui par là-même devroient être les plus zélés pour l'heureuse réussite d'une si belle découverte géographique sont montés sur un autre ton et pensent à l'unisson de certaines gens qui ne l'approuvent pas... » Leur argument est celui-ci: le but de la découverte est d'y établir un entrepôt qui soit à portée de la Chine et des Indes. Mais le transport jusqu'à Québec, si l'on suppose la mer d'ouest à cinq cents lieues[35] coûterait si cher, que les marchandises monteraient à des prix exorbitants et ne trouveraient pas d'acquéreurs. « Tel est l'Achille de nos anti-occidentaux. Un seul trait de votre plume suffiroit pour le renverser et faire évanouir tout ce clinquant arithmétique, sed non tanti est. J'ai l'honneur d'estre etc. »

Le Père Castel dut être fort déçu de cette réponse. Mais le Père Coquart ayant eu connaissance de son appel au Père de Bonnecamps lui écrivit à son tour, spontanément, le 15 octobre 1750,[36] reprenant point par point sa lettre, rectifiant ses erreurs à propos de la localisation des nations sauvages, relatant ses propres voyages dans le Nord-Ouest. Il manifeste beaucoup plus d'enthousiasme que le Père de Bonnecamps pour les projets du

---

[34] Allusion aux expéditions de Maupertuis en Laponie et de La Condamine au Pérou pour mesurer l'arc de méridien.

[35] Il est curieux qu'on ait estimé la côte ouest à une distance si minime après les dernières étapes de La Verendrye.

[36] F° 9-12; très difficile à déchiffrer, feuillets complètement mêlés.

savant Jésuite parisien. Il est prêt à tout entreprendre pourvu qu'on lui donne « des gens absolument désintéressés, qui ne connoissent point le castor, un mathématicien, un géographe et environ cent hommes déterminés... Je souhaiterois même un Jésuite pour Commandant, si la chose étoit possible, et rien de plus. »

Il a accompagné, neuf ans auparavant, « un officier qui étoit chargé de la découverte » (sans doute La Verendrye ou un de ses fils) ; son itinéraire vers le lieu d'« hyvernement », Fort-la-Reine, fut le suivant: Après deux cent cinquante lieues dans le lac Supérieur, marche au « norois » vers le lac de la Pluie, puis le lac des Bois.[37] Arrivée au Fort-la-Reine depuis le lac Winnipeg par la rivière des Assiniboines. Du Fort-la-Reine à la baie d'Hudson ce sont d'immenses prairies dans lesquelles on ne peut se diriger qu'au compas, sauf lorsque quelques « islets de bois » donnent des repères. A trente ou quarante lieues au N.O. du Fort-la-Reine, une chaîne de montagnes inaccessibles s'étend indéfiniment vers le Nord. Une partie des Assiniboëls va y « faire la chasse et la porte plus communément aux Anglois que chez nous». Le « fond de la baye d'Hudson s'étend beaucoup plus à l'Ouest qu'on ne l'a cru jusqu'ici (et je n'ay vu aucune carte qui en ait placé la vraye position) en sorte que du point du fort de la Reine nous avons la Baye au Nord et au Nord-Ouest. Maintenant le Missouri vient de l'Ouest. Il sort par trois gorges... d'un grand lac dont on ne connoit que très peu de choses... »

Cheminer vers le nord-ouest de la baie d'Hudson est impraticable en été à cause des lacs innombrables mais éloignés les uns des autres. Le Père Coquart préférerait s'avancer pendant l'été jusqu'à une certaine hauteur et « travailler par ce chemin » à sa découverte en hiver. Mais la route lui paraît bien longue et il pense que le plus court chemin serait par le Missouri. Il expose son plan par cette voie, plan qu'il a déjà soumis mais qui a été rejeté « parce qu'ici on veut des découvertes qui ne coûtent point d'argent, à moins qu'elles ne rapportent du castor... »

---

[37] Ces lacs portent les mêmes noms aujourd'hui, traduits en anglais.

Le Père Coquart éclaire le Père Castel sur les particularités des Assiniboëls, « nation friponne, dont on ne sauroit trop se défier . . . » et les Kristinaux qui valent mieux: « jamais ils n'ont fait de mal aux François. » La langue parlée par ces peuples « règne jusqu'aux Esquimaux qui ont la leur particulière », et ainsi que celle des Outaouas, etc . . . , dérive de la langue algonquine. Il lui propose de lui envoyer des détails sur les Montanas, « nation sauvage qui a des mœurs et des coutumes différentes des autres Sauvages ». Puis, avant de terminer il exprime son opinion sur les cartographes officiels:

« Je viens de tomber par hazard sur la carte de M. Bellin de 1745. Il ne me paroit pas avoir été très bien servi en mémoire. » Il y a lieu de rectifier tout le cours du Saguenay, de ses affluents, le tracé du lac Saint-Jean et la toponymie fantaisiste: « *L'antre curieuse de marbre* me paroit un peu imaginaire; j'en ay entendu parler, mais je ne scache personne qui l'ait vûe . . . »

Le Père Castel, ravi de la lettre du Père Coquart, reprend la plume « vers la fin de mars »: la réponse du Père de Bonnecamps n'en était pas une. La sienne, en revanche, va au fait de toutes les questions et le plan de découverte se trouve formé pour la moitié. Mais les réponses constructives du Père Coquart provoquent d'autres questions: « Vous avez été au Fort la Reine, cela est parfait. Personne n'a, je crois, été plus loin. Vous avés vu des montagnes à l'ouest ou au nord ouest; vous les estimés à quarante lieues de ce fort. C'est précisément sur le revers et au pied de ces montagnes que doit estre la mer du nord ouest, attenant la mer dormante de la Californie, et tout de suite la mer du Sud partout bordée de la Cordillère ou chaîne depuis le détroit de Magellan, à travers le Chili, le Pérou, l'isthme de Panama, le double Mexique, l'origine du Missouri, du Mississipi, jusqu'à vous au fort de la Reine, et jusqu'au-dessus peut-être, de la baie de Hudson et de Baffin et de la mer du Pole, au dessus du Groenland. » Le Père Castel a une révélation assez exacte du système de plissements américain mais il sous-estime considérablement son extension. « Je ne crois pas qu'il y ait soixante ou quatre-vingt lieues de votre fort la Reine à cette Mer. Mais vos montagnes sont impratiquables, dites-vous.

Vous ajoutez pourtant que vos Assiniboels y vont en chasse tous les ans. Je ne crois rien d'impratiquable, surtout pour un Jésuite. Les Jésuites ont pratiqué celles du Thibet... La Cordillière du Pérou, quoique double, contient ce Pérou très habité anciennement et de nos jours dans l'entre-deux même de ses deux cordons. Et qui sait ? Jegaïo, [mot illisible], Anian, doivent être des royaumes florissans dans l'enceinte ou sur le revers de votre cordon depuis le fort la Reine jusqu'au Nouveau Mexique à peu près. »

Le Père Castel n'approuve pas la recherche de la mer par le Missouri qui est « dans la plus grande largeur Est ouest de votre Amérique. Trouver sa source n'est qu'une découverte géographique qui n'intéresse guerre l'état déjà surchargé de l'immensité nord ouest de votre Canada. Il n'y a qu'une Mer de nord ouest lui servant de borne prochaine qui peut réveiller ce goût de commerce. Je suis à méditer ce plan là pour un jeune officier de Québec même... Il brûle de s'y signaler et me paroit avoir tous les talents. Il veut que j'adresse mon plan à la Cour. Voulés-vous que je vous y associe à lui ? Il s'agiroit de retourner au fort la Reine et de partir de là droit à vos montagnes après avoir bien pris langue avec les Assiniboels... et autres peuples d'au delà de vos Lacs Supérieur, des Bois, [La] Ronge, Ouinipeg, etc... Nous serons heureux si les Anglois ne laissent pas de partir de Churchill pour aller par terre tenter l'aventure. »

Le Père Castel esquisse ensuite une véritable danse de fleuve à partir du lac Supérieur, montrant qu'il n'échappe pas à l'imagination débordante des « géographes de cabinet ». Il demande instamment au Père Coquart de recueillir toutes informations. « J'ai idée, au reste, qu'il n'y a qu'un Jésuite qui puisse faire la découverte de cette mer, et si je pouvois n'y faire nommer que des Jésuites, je serois au comble de mes vœux. »

Hélas ! ce ne furent ni des Jésuites ni des Français qui atteignirent la mer du Nord-Ouest et celle de l'Ouest. Il est certain, cependant, que si la funeste guerre de Sept ans n'avait pas commencé en 1754, avec le dénouement que l'on sait, les rives du Pacifique et celles mêmes de l'Océan Glacial eussent été atteintes par nous, sans tarder. On ne sait si le Père Castel fit

agréer son projet et si le Père Coquart entreprit sa réalisation. En tout cas, La Jonquière, gouverneur du Canada de 1749 à 1752, ordonna à J. Le Gardeur de Saint-Pierre, commandant des forts de la Prairie, de poursuivre les découvertes de La Verendrye et de chercher la mer du Nord-Ouest par la Saskatchewan, tandis que l'officier Marin devait remonter le Missouri. Mais l'un et l'autre, donnant raison aux pessimistes appréciations des Pères Castel et Coquart, abandonnèrent la découverte pour l'exploitation des fourrures, et La Jonquière les y encouragea, ainsi que l'intendant Bigot.[38] Cependant, en 1751, un nouveau fort fut fondé sur la Saskatchewan, le fort des Prairies ou La Jonquière (devenu la ville de Calgary), et en 1754, sur la rivière Carotte, celui de Poscoyac ou La Corne, du nom du commandant des postes de l'Ouest qui y établit le point le plus reculé de la domination française. « De ce fort on vient en dix jours à la rivière Nelson », écrivait Bougainville.[39]

A partir de 1752, en effet, toutes les préoccupations se tournèrent vers la région de l'Ohio afin de protéger la route de la Louisiane menacée par les Miamis d'abord, que les Anglais avaient soulevés, puis directement par ceux-ci. Marin le premier puis, après sa mort dans une expédition surhumaine, Le Gardeur de Saint-Pierre, furent rappelés de l'Ouest pour contenir les Sauvages et « faire face à l'Anglois ».[40] Les résultats furent grandioses. Une succession de forts furent établis sur l'initiative d'un nouveau grand gouverneur, Duquesne.[41] En 1754 l'Ohio était français ainsi que ses affluents, et sans effusion de sang. En 1755, George Washington et le général Braddock qui attaquent, subissent des défaites retentissantes. Si l'Acadie est perdue, la France triomphe au Sud, ses positions paraissent assurées. Tout cela prime, et on le conçoit, la recherche de la Mer du Nord-Ouest.

Et puis, si rapidement ! c'est la catastrophe, imprévisible, incroyable, due à des fautes de gouvernement et de comman-

[38] Bonnault, *Histoire du Canada français*, 222.
[39] Benoît Brouillette, *La pénétration du continent américain* (Montréal, 1939), 41.
[40] Bonnault, *Histoire du Canada français*, 231.
[41] Neveu de l'amiral.

dement que l'héroïsme ne peut conjurer. Tout cet immense territoire conquis, pacifié au prix de tant d'efforts, de tant de martyrs, durant deux cent-trente années, est abandonné d'un trait de plume, non sans lutte diplomatique, non sans arrière-pensée de revanche, mais enfin abandonné. Le voisin sédentaire, le colon d'un espace limité entre les Apalaches et l'Atlantique reçoit, par la victoire occasionnelle sur les plaines d'Abraham d'une armée venue de la métropole, un empire tout fondé, aux routes tracées, aux limites presqu'indéfinies. Des années s'écouleront avant qu'il se décide à se lancer dans l'aventure, lui aussi, à vaincre la crainte des Indiens méprisés et hostiles, et à poursuivre la connaissance, restée en suspens depuis 1754, de l'Ouest et du Nord-Ouest américains. Quand il s'y résoudra, avec des hommes valeureux comme Mackenzie, (1790 et 1793), Thompson (1797), Fraser (1808), ce sera avec le concours indispensable des pionniers français devenus les Canadiens français.[42] Les descendants des coureurs-de-bois achèveront, comme traitants, guides, interprètes et même explorateurs, à la solde ou indépendamment des possesseurs anglo-saxons, la pénétration du continent commencée, deux siècles auparavant, par le Saintongeais Samuel de Champlain.

MARTHE EMMANUEL,
*Docteur de l'Université de Paris,*
*Conservatrice du Centre*
*de documentation géographique*
(91 rue St-Jacques, Paris V°).

[42] Benoît Brouillette, *La pénétration du continent américain.*